

Un inventaire.

La Revue Olympique mensuelle (elle fut jadis trimestrielle) entre dans sa septième année. Si Dieu lui prête vie jusque là, elle entend remplir encore pendant trois années pleines son office pour, ensuite, se transformer selon les besoins nouveaux qui se seront fait jour. Le 31 décembre 1914, en effet, la VI^{me} Olympiade sera sur l'horizon et le programme Olympique se trouvera alors au complet. La Revue aura donné son concours le plus zélé, sinon le plus efficace, aux trois œuvres essentielles propres à assurer aux Olympiades rétablies le prestige et la force nécessaires. Les Arts et les Lettres d'une part, la Science de l'autre auront été conviés à une collaboration féconde et les Jeux désormais munis d'une charte fondamentale ne dépendront plus du bon plaisir des uns ou du mauvais vouloir des autres. Il leur faudra en ce temps là un Bulletin régulier plus mondial et plus technique. La « période héroïque », la période de construction et de lutte aura pris fin. Jusque là nous continuons notre œuvre qui consiste à apporter des pierres nouvelles pour l'édifice et à ne point laisser se reposer l'ardeur des architectes et des ouvriers. En toute œuvre similaire, il convient de dresser à intervalles réguliers l'inventaire du travail. Nous avons pris l'habitude d'y procéder tous les deux ans. Le dernier date de janvier 1910. Nous allons donc prier le lecteur de feuilleter avec nous les années 1910 et 1911.

On y trouve tout d'abord la suite des études intitulées « Une Olympie moderne » et qui, assemblées depuis lors en brochure, n'ont pas seulement rendu service aux concurrents du Concours d'Architecture de 1911 mais en rendront encore, nous en sommes certains, aux congressistes de 1914 appelés à rédiger le programme de l'olympiade-type. Le Rapport sur les résultats dudit concours, le compte-rendu de l'inoubliable fête de nuit donnée dans la cour de la Sorbonne à Paris le 16 mai dernier, la publication en prime de la jolie « moralité » représentée en cette circonstance et due à la plume de M. Maurice Pottecher, des conseils aux concurrents des Concours d'art de 1912, enfin

une suite d'essais de « Ruskinianisme sportif » sous le titre suggestif « Décoration, Pyrotechnie, Harmonie, Cortèges ». Voilà pour la partie artistique de notre production.

Les études techniques et les études psychologiques et morales ont, comme d'habitude, dominé. Parmi les premières : la Rapière (février 1911) les perfectionnements du Bob, la carte cynégétique du globe (mars 1910), le jeu de Pallone, la Rhompaïa (septembre 1910), le Cheval à bascule (octobre 1910), Fauchez donc vos prés (juillet 1911), Notes sur le Lawn-tennis (septembre 1910), Où en est l'aviron? (septembre 1911), Deux journées de chasse en Floride, enfin une curieuse contribution sur « Les Sports à l'hôtel » (mai et juillet 1910) dont l'auteur examinant tour à tour : le « courant fatal » et « l'organisation possible » incite les hôteliers à s'engager résolument bien qu'avec prudence dans cette voie nouvelle.

Les études de psychologie rentrent toutes plus ou moins dans le cadre du congrès de Lausanne où vont se discuter pour la première fois tant de questions intéressantes concernant la psycho-physiologie du « bien-portant » par opposition à ce « morbide » qui seul semblait jusqu'ici digne de retenir l'attention. A citer : le Sport et la morale (février 1910), la Haute-école (mars 1910), la Crise évitable, la Face (mai 1910), le Sport peut-il enrayer la névrose universelle? (octobre 1910), Réflexions dans un gymnase (janvier 1911), Méfiance et confiance (avril 1911), la Bicyclette et l'hésitation (mai 1911), les Etapes de la compréhension.

Parmi les fantaisies, la palme du succès a été au « Faux sportsman » caractère d'après Labruyère qui fut largement reproduit ici et là; il y a eu aussi deux contes de Noël en 1910 et 1911, des Croquis d'hiver sur la montagne (février 1911) et la reproduction sous le titre d' « Une idylle athlétique » d'un charmant article de M. Ed. Secretan. Quant au « Reflet de l'athlétisme dans les œuvres d'Horace » nous ne savons trop dans quelle catégorie le ranger.

Il va de soi que tout ce qui a trait au Comité International, à ses décisions, à ses assemblées a été exposé et commenté. Les deux réunions de Luxembourg et de Budapest ont donné lieu à des compte-rendus détaillés et, à l'occasion de celle de Luxembourg en particulier, nous avons reproduit le magistral rapport sur l'amateurisme adopté par le Comité International et les réponses recueillies en Angleterre, dans l'Europe continentale et en Amérique au questionnaire adressé par le C. I. O. aux Fédérations et Sociétés sportives des deux mondes. Divers articles tels que : Tous les sports (avril 1910), l'initiative du Comité Olympique Français (octobre 1911) ont rappelé les conditions d'existence

et le fonctionnement des institutions olympiques. Enfin nous avons publié le rapport présenté à Budapest par le colonel Balck sur « les travaux du Comité Olympique Suédois » et discuté les règlements du Pentathlon moderne récemment institué.

Parmi les articles — trop rares encore à notre gré — écrits en langues autres que le français citons : *Gibt es ein französisches system der körperlichen Erziehung ? Is too much time given to games? The chronicle of the amateur spirit* — et aussi une brève étude en langue hollandaise : *kunnen Olympische Feesten in Nederland plaats vinden ?* auquel la presse des Pays-Bas a fait l'accueil le plus sympathique. Nous n'insisterons pas sur nos chroniques encore que bien souvent des sujets de haute importance y soient traités : par exemple dans celle d'août 1910 intitulée : un sujet scabreux... et oiseux.

Il a été abondamment puisé de droite et de gauche dans cet arsenal d'idées et, loin de penser que ceux qui nous reproduisent... ou nous démarquent nous doivent de la reconnaissance, c'est la Revue Olympique qui les remercie. Elle l'a déclaré d'ailleurs dans une « invitation au pillage » dont s'est vivement ému un journal français d'Extrême Orient qui a réclamé l'intervention de la Société des Gens de lettres de Paris pour mettre fin à ce « scandale ». Il a fallu expliquer à ce bouillant confrère que la dite Société n'avait là dedans rien à faire. Nous ne savons si cette belle indignation s'est calmée ; mais aux pilliers nous disons hardiment : continuez; vous nous ferez plaisir.

Il y aurait imprudence à joindre cette fois à cette révision du passé un aperçu de l'avenir. Nous l'avons osé précédemment et, bien que la plupart des engagements pris aient été tenus, certaine série sur l'équitation populaire annoncée comme prochaine en 1910 est encore à paraître. Nous comptons bien qu'elle ne tardera guère mais, instruits par l'expérience de ce retard involontaire, nous aimons mieux faire à nos lecteurs la surprise de ce que nous leur réservons. Une seule chose est affirmable : notre effort va tendre de plus en plus vers la préparation de ces congrès de 1913 et de 1914 qui marqueront le couronnement de l'édifice olympique. C'est notre devoir d'aider de toutes nos forces le Comité International en ces circonstances essentielles. Le congrès de Lausanne c'est tout un ordre de connaissances, d'enquêtes sportives pénétrant sur le domaine scientifique pour l'agrandir et l'enrichir; c'est surtout cette œuvre — bonne et saine par excellence — du « bien-portant » devenu comme nous le disions tout à l'heure, objet de laboratoire en place de l'incomplet et du défectueux. Le congrès de Paris, c'est la

fixation des règles techniques définitives destinées à gouverner les Olympiades et à leur assurer ainsi non seulement une symétrie propre à en accentuer la beauté, mais une égalité de réglementation conforme à la justice et réclamée par les athlètes de tous les pays.

Il nous reste, au seuil de 1912, à souhaiter la « bonne année » traditionnelle, à tous nos amis.



Concertation latine.

La devise : *Mens fervida in corpore lacertoso* a fait couler pas mal d'encre et le plus souvent de l'encre élogieuse. Du reste il est bon de faire observer que cette devise n'a pas été, à proprement parler, adoptée par le Comité International. Elle n'appartient jusqu'ici qu'à son président; c'est ce dernier qui l'a fait frapper sur une médaille, demeurée sa propriété et dont il est le seul dispensateur. La responsabilité du comité n'est donc nullement engagée et cela nous met bien à l'aise pour en parler et pour opposer les uns aux autres des arguments extrêmement... latins. Ils nous sont fournis par des correspondants, l'un Anglais, l'autre Français que rapproche une égale compétence littéraire. Le premier objecte, le second réfute l'objection. Ainsi nous avons une occasion de revivre les jours lointains du collège. « Fervida » écrit notre ami d'Angleterre donne l'idée d'une trop grande impétuosité. Le « *fervidum et petulans et furiosum genus dicendi* » de Cicéron semble indiquer une parenté entre *fervidum* et *furiosum* et ce n'est peut être pas là une qualité digne d'être recherchée intellectuellement. Le « *lacertoso* » aussi laisse à désirer. La seule fois que Cicéron se sert de ce mot — dans la VIII^{me} des Philippiques — il ne l'emploie pas comme un compliment. « *Centuriones pugnaces et lacertosos* » évoque la notion d'un développement musculaire excessif, le développement excessif du « strong man » plutôt que l'entraînement harmonieux de l'athlète.

Notre correspondant français est d'un tout autre avis. Il appuie le *fervida* sur des citations horatienne et virgilienne. « *Maturus ne senex an adhuc florente juventa, Fervidus* » (Horace